John Osborne

d'après le roman d'Oscar Wilde

Le Portrait de Dorian Gray

(The Picture of Dorian Gray)

Traduction française de
Catherine Romensky et Jean-Joël Huber

Répertoire Britannique

Editions du Brigadier

Dorian Gray est un jeune aristocrate anglais extrêmement beau. Son portrait, peint par Basil Hallward, attire immédiatement l'attention de Lord Henry, qui tient absolument à rencontrer le jeune homme. La philosophie de Lord Henry, loin des normes sociales et morales strictes qui caractérisent l'époque victorienne, prônant l'individualisme et l'hédonisme, fascine Dorian. Peu à peu, le jeune homme décide de ne vivre que pour lui-même et son seul plaisir, même si cela implique de faire du mal à d'autres. Son visage, qui devrait être marqué par ses excès, reste cependant immaculé. Son portrait en revanche...

John Osborne adapte ici le célèbre roman d'Oscar Wilde. Osborne est séduit par la philosophie de Lord Henry et la manière dont Dorian Gray est déterminé à la vivre pleinement, même au risque de perdre son humanité. Ne dit-il pas à Basil : « Je refuse d'être à la merci de mes émotions. Je veux m'en servir, en jouir et les dominer. » ? Cette pièce n'a rien perdu de sa pertinence, résonnant de façon étonnante avec l'importance accordée aujourd'hui au moi, comme à notre obsession pour l'image et la jeunesse éternelle.

Le Portrait de Dorian Gray a été créée au *Greenwich Theatre*, à Londres, en février 1975.

John Osborne (1929-1994) a révolutionné le théâtre britannique du jour au lendemain, en 1956, à l'âge de 27 ans, avec sa pièce Jeune Homme en Colère. *Par cet acte littéraire, il a initié le mouvement des « Angry Young Men » (Jeunes Hommes en Colère), pour lesquels le langage n'est plus policé et « théâtral », mais au contraire brut et brutal, ancré dans le réel. Plus tard dans sa carrière, il élargit son spectre en écrivant le scénario du film* Tom Jones *d'après le chef d'œuvre d'Henry Fielding et en adaptant pour la scène le roman d'Oscar Wilde* Le Portrait de Dorian Gray. *Deux autres jeunes hommes en colère...*

Prix : 12,50 €
ISBN : 978-2-494702-47-9

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Basil Hallward

Lord Henry Wotton

Dorian Gray

Lord Fermor

Lady Agatha

La duchesse de Harley

Sir Thomas Burdon

Mr. Erskine

Sibyl Vane

Mrs. Vane, la mère de Sibyl

James Vane, le frère de Sybil

Victor, le valet français de Dorian

Mr. Hubbard, un encadreur

Francis, le valet de Dorian

Alan Campbell

La duchesse de Monmouth

Deux policiers

Acte premier

Scène 1

L'atelier de Basil Hallward. Dans un coin, sur un divan de type persan, est assis Lord Henry Wotton. Il fume, comme toujours, d'innombrables cigarettes. Dans une autre partie de la pièce, Basil Hallward est en train de peindre devant un chevalet. Lord Henry est le premier à prendre la parole.

Lord Henry. — Ça ne fait aucun doute, Basil — c'est la meilleure chose que vous ayez jamais faite. Il faudra l'exposer au Grosvenor*. L'Académie est un lieu trop grand et trop vulgaire. Chaque fois que j'y suis allé, il y avait soit tellement de monde que je ne pouvais pas voir les tableaux, ce qui était épouvantable, soit tellement de tableaux que je ne pouvais pas voir qui était là, ce qui était encore pire. Le Grosvenor est vraiment le seul endroit possible.

Basil. — À bien y réfléchir, je ne crois pas que je l'exposerai où que ce soit. Non, je ne l'exposerai nulle part.

Lord Henry. — Mon cher ami, pourquoi ? Vous êtes bizarre, vous les peintres ! Vous faites tout votre possible pour acquérir une réputation. Puis, dès que vous en avez une, vous semblez vouloir vous en débarrasser.

Basil. — Je savais que vous vous moqueriez de moi, mais c'est simplement que je ne peux pas l'exposer. J'y ai mis trop de moi-même.

Lord Henry. — Vraiment, Basil, je ne vous savais pas si vaniteux. Et je vous assure que je ne vois pas la moindre ressemblance entre vous, votre visage, et cette créature. Votre visage exprime l'intelligence, et la véritable beauté disparaît là où commence l'intelligence. L'intelligence est en elle-même une sorte d'exagération. Elle détruit, en effet, complètement l'harmonie d'un visage ; on n'est plus qu'un nez, qu'un front, bref quelque chose d'affreux. Regardez les hommes qui se distinguent par leur savoir : ils sont tous laids. Excepté bien sûr les gens d'Église. Mais c'est que, dans

---

* Grosvenor : célèbre galerie d'art londonienne.

l'Église, on ne pense pas. Un évêque continue à dire à quatre-vingts ans ce qu'on lui a dit de dire quand il avait dix-huit ans, aussi les gens d'Eglise gardent-ils une apparence absolument charmante. Je suis certain que le jeune et mystérieux ami dont vous avez fait ce fascinant portrait illustre mon propos à merveille. C'est une très belle créature sans cervelle, qu'il faudrait toujours avoir à ses côtés en hiver quand nous n'avons pas de fleurs à contempler, et toujours en été, quand nous avons besoin de quelque chose pour rafraîchir notre intelligence. Non, ne vous flattez pas Basil, vous ne lui ressemblez pas le moins du monde.

BASIL. — Je le sais très bien. À vrai dire, je serais désolé de lui ressembler. Mieux vaut ne pas être trop différent de ses congénères. Ce sont les laids et les sots qui ont la meilleure part sur cette terre. Ils peuvent prendre leurs aises et assister au spectacle. Quant à nous... Votre rang et votre fortune, Henry ; mon art — quelle que soit par ailleurs sa valeur ; la beauté de Dorian Gray — oh, nous paierons cher les dons que les Dieux nous ont prodigués.

LORD HENRY. — Dorian Gray ? C'est donc là son nom ?

BASIL. — Oui. Je n'avais pas l'intention de vous le dire.

LORD HENRY. — Mais pourquoi donc ?

BASIL. — Les gens que j'aime — je ne dis jamais leur nom à personne. Je croirais sinon livrer une partie d'eux-mêmes. J'en suis venu à aimer le secret. C'est, je crois, la seule chose qui puisse commencer à rendre la vie plus mystérieuse ou même plus agréable. Je ne dis par exemple jamais où je vais. Vous devez me trouver un peu toqué ?

LORD HENRY. — Pas du tout, mon cher Basil. Vous semblez oublier que je suis marié ; or, le seul charme du mariage est qu'il rend le mensonge absolument indispensable aux deux parties. Je ne sais jamais où est ma femme, et ma femme ne sait jamais ce que je fais. Nous nous racontons les histoires les plus invraisemblables avec le plus grand sérieux. Ma femme est très forte à ce jeu — bien plus que moi.

Basil. — Je crois que vous êtes en réalité un très bon mari, mais que vous avez honte de vos qualités. Vous êtes pétri de contradictions : tout ce que vous dites est immoral, mais vos actes sont irréprochables. Votre cynisme n'est qu'une pose.

Lord Henry. — Être naturel est aussi une pose et la plus irritante que je connaisse. Basil, je veux que vous m'expliquiez pourquoi vous n'exposerez pas le portrait de Dorian Gray. Je veux en connaître la vraie raison.

Basil. — Je vous l'ai dite.

Lord Henry. — Non, vous avez dit que c'était parce que vous y aviez mis trop de vous-même, ce qui est puéril.

Basil. — Harry, je pense que tout portrait qui a une âme est un portrait de l'artiste, plutôt que du modèle. Le modèle n'est qu'un prétexte, un hasard...

Lord Henry. — Je peux croire ce que vous voulez, à condition que ce soit suffisamment invraisemblable...

Basil. — C'est tout simple. Il y a deux mois, j'ai assisté à une réception chez Lady Brandon — vous savez bien que nous, les artistes, devons de temps en temps nous montrer en société, juste pour rappeler au public que nous existons — et bien, j'étais dans le salon depuis une dizaine de minutes, quand j'ai soudain pris conscience que quelqu'un me regardait. Je me suis à moitié tourné et c'est là que j'ai vu Dorian Gray pour la première fois. Quand nos regards se sont croisés, j'ai été envahi par un étrange et terrifiant pressentiment. Quelque chose semblait me dire que ma vie était sur le point d'être bouleversée. Je me suis détourné pour sortir de la pièce. Ce n'était pas par acquit de conscience, mais plutôt par une sorte de lâcheté.

Lord Henry. — Basil, conscience et lâcheté ne sont qu'une seule et même chose. Simplement, le mot conscience sonne mieux.

Basil. — Je ne le crois pas, Harry, et vous non plus d'ailleurs. Cependant, quel que soit mon motif - peut-être était-ce l'orgueil - j'ai essayé de me frayer un chemin jusqu'à la porte. Mais, bien sûr, je me suis fait happer par Lady Brandon : « Vous n'allez pas partir si tôt, Mr. Hallward ? » m'a-t-elle crié de cette voix si particulière qui est la sienne.

Lord Henry. — Elle a effectivement tout du paon, sauf la beauté.

Basil. — Impossible de me débarrasser d'elle. Et soudain, je me suis retrouvé face à face avec le jeune homme dont la — personnalité m'avait si fortement ébranlé. Nous étions tout près l'un de l'autre, si bien que j'ai demandé à Lady Brandon de me présenter à lui.

Lord Henry. — Et comment a-t-elle décrit ce personnage hors du commun ? Elle a l'habitude de traiter ses invités comme un commissaire-priseur traite les biens qu'il met aux enchères. Soit elle les décrit jusque dans les moindres détails, soit elle en dit tout, sauf ce qu'on voudrait en savoir.

Basil. — Vous êtes plutôt dur avec elle, Harry.

Lord Henry. — Mon cher ami, elle a tenté de créer un salon et n'a réussi qu'à ouvrir un restaurant. Comment pourrais-je l'admirer ? Mais, dites-moi, que vous a-t-elle finalement dit ?

Basil. — Oh, quelque chose comme « j'ai complètement oublié ce qu'il fait — j'ai bien peur qu'il — ne fasse rien — oh, si, il joue du piano — ou bien est-ce du violon, Mr. Gray ? » A ce moment, aucun de nous deux n'a pu s'empêcher de rire et nous sommes immédiatement devenus amis.

Lord Henry. — Le rire n'est pas un mauvais moyen pour débuter une amitié, et c'est de loin le meilleur moyen de la terminer.

Basil. — Vous ne comprenez pas l'amitié, Harry. Ni la haine d'ailleurs, pour la même raison. Vous aimez tout le monde, c'est-à-dire que tout le monde vous indiffère.

Lord Henry. — Je choisis mes amis pour leur belle allure, mes relations pour leur belle réputation et mes ennemis pour leur